

## **Châlons, capitale des Droits de l'Homme**

Longchamp, le 19 novembre 1791, au matin.

- Jeanne, vous pouvez vous retirer. Je pense que nous ne nous reverrons pas dans ce monde.

La servante s'inclina et quitta la misérable chambre dans laquelle son maître, encore pourtant jeune, se préparait à rendre son dernier soupir. A cinquante-neuf ans, Gaspard-Louis Rouillé d'Orfeuil, autrefois intendant, sous ce que ceux qui se donnaient aujourd'hui le nom de citoyen appelaient « l'Ancien Régime », était presque heureux de quitter cette vie qu'il ne comprenait plus.

Vieilli, usé par les épreuves, il ressassait sans cesse l'enchaînement des événements qui avaient mené le royaume à cet enfer. Outre les fléaux dont seule la nature avait le secret, il ne pouvait s'empêcher de penser que le chaos qui régnait n'avait pu voir le jour qu'à cause d'un moment bien particulier. En l'occurrence, ce jour qui avait signé la fin de tout avait été l'humiliation de Châlons-sur-Marne, vingt-et-un ans plus tôt, en 1770.

A cette époque, Rouillé d'Orfeuil était encore un intendant brillant, aimé et respecté par tous, grâce à toutes ses innovations, ses travaux de modernisation et son humanité quant aux impôts. Lorsqu'une ville de sa généralité était victime de disette, il avait assez d'intelligence pour alléger les impôts des habitants afin de ne pas les accabler davantage. Forte d'une gestion solide, le rayonnement de sa généralité lui avait même permis d'obtenir la visite du roi de Danemark en 1768.

Sa renommée culminait à son plus haut point lorsqu'on annonça à Rouillé d'Orfeuil, le 23 avril 1770, que la Dauphine de France, qui avait épousé quatre jours plus tôt par procuration le petit-fils de Louis XV, allait faire étape à Châlons-sur-Marne avant de rejoindre son époux. Dès l'annonce de la nouvelle, toute la ville, déjà en liesse, redoubla d'efforts pour finir à temps les travaux de la Porte Dauphine, baptisée ainsi pour l'occasion. La venue d'une nouvelle génération royale était un motif de joie dans ce pays où le vieux roi régnait depuis bientôt cinquante-cinq ans. Un nouvel espoir pour tout un peuple. « Grandiose », c'était le mot qui courait sur les lèvres et qui symbolisait les attentes. Ceux qui n'y voyaient que la renommée de la ville, ignoraient les déboires financiers de Rouillé d'Orfeuil.

Dépensier extrême quand il s'agissait de son prestige, l'intendant n'avait obtenu qu'avec peine les financements nécessaires à l'embellissement de la porte. Cependant, les ouvriers, les notables, les paysans, les bourgeois, trop accaparés par la venue de la future reine de France, ne prirent jamais le temps de se demander comment seraient réglés les coûts exorbitants.

Convaincu que la visite serait fastueuse et source de faveurs pour la ville, Rouillé d'Orfeuil avait fait la sourde oreille aux médisants et, bien loin d'y mettre un frein, continua de dépenser au-dessus de ses moyens et de ceux de la ville.

La porte Dauphine fut achevée trois jours avant la date prévue pour le passage de Marie-Antoinette. Les derniers instants furent consacrés au nettoyage en grande pompe de la ville. Le

matin même de la venue, toujours sans compter, l'intendant avait fait venir des centaines, des milliers de fleurs pour orner la porte, la façade de son palais, les maisons les plus prestigieuses du bourg et il en restait encore assez pour que chaque femme puisse en porter, dans l'espoir non dissimulé de pouvoir tendre un bouquet à leur future souveraine.

Malgré les années difficiles, malgré les disettes, en dépit des conditions de vie lamentables pour les plus pauvres, nonobstant l'injustice des impôts et l'existence des privilèges, à quelques heures de la visite royale, la ville semblait ne plus former qu'une seule et même âme. Le noble buvait de bon cœur avec le paysan, le curé riait avec force à la plaisanterie paillardes du soldat, les bourgeoises offraient aux paysannes quelques pièces pour leur permettre de mieux passer l'année à venir. Le temps d'un instant, d'une journée, deux peut-être, toutes les frontières sociales avaient disparu et ne demeurait que le sentiment de bonheur qui était capable d'unir tous les cœurs.

Aussi, tous euphoriques, aucun ne s'était inquiété du léger retard que présentait la diligence royale. Les voyages restaient difficiles malgré l'amélioration des routes. Toutefois, l'heure de retard s'allongea. Deux heures, puis trois, puis six. La liesse générale évolua peu à peu en angoisse. Il était forcément arrivé quelque chose à la dauphine. Après une discussion entre les plus hauts personnages de la ville, il fut décidé d'envoyer une dizaine de cavaliers sur la route que devait prendre Marie-Antoinette afin d'aller lui porter secours car il ne faisait plus aucun doute qu'un malheur était arrivé.

Les envoyés étaient revenus le lendemain vers midi, penauds et la mine déconfite. Ils avaient fait irruption dans les appartements de l'intendant et lui avaient appris que l'itinéraire prévu avait été modifié sur décision royale et que la dauphine avait finalement atteint Reims sans passer par Châlons-sur-Marne. Rouillé d'Orfeuil, bien loin de s'en inquiéter et confiant dans sa position à la Cour, argua qu'il ne s'agissait que d'un contretemps et que la famille royale, actuellement à Compiègne, était à coup sûr impatiente de rencontrer la dauphine et n'avait pas souhaité attendre. Rien d'alarmant ! Ils avaient été trop inquiets et pouvaient enfin se rassurer !

Face au calme de l'intendant, la ville avait gardé espoir et n'avait pas douté que la future souveraine viendrait les voir, sitôt la rencontre avec son époux effectuée. Une semaine s'écoula ainsi. Puis deux. Puis quatre. Les fleurs, mortes depuis longtemps, jonchaient encore çà et là le sol de la place et la Porte, noyée sous les guirlandes de fleurs fanées, avait une apparence de monument mourant. On avait fini par comprendre. On savait que la Dauphine ne viendrait plus.

Petit à petit, la déception se mua en colère, puis en haine. Les châlonnais ne manquaient jamais une occasion de manquer de respect à la Dauphine. On refusa d'appeler Marie-Antoinette par son titre et on ne la surnomma bientôt plus que l'Autrichienne. Ceux qui savaient dessiner réalisèrent des caricatures outrancières et qui auraient facilement pu les mener à la potence. Les malheureux usaient de tous les moyens dont ils disposaient pour extérioriser leur rancœur.

Le scandale éclata quelques mois plus tard, lorsque l'état des finances de la généralité et le gouffre causé par les travaux de la porte Dauphine, sans oublier le train de vie de l'intendant, furent exposés au grand public. Ceci ternit un peu plus la réputation de la monarchie

mais détruisit définitivement celle de Rouillé d'Orfeuil qui fut désigné comme responsable de la faillite de la ville. Contraint de fuir pour éviter le lynchage, chassé de son palais luxueux, abandonné du roi et méprisé par tous ses semblables, il ne suivit plus les événements de Châlons qu'à distance et par ce qu'on lui rapportait.

Si le pays avait poursuivi paisiblement son existence au rythme des saisons et des événements historiques, Châlons-sur-Marne, qui dans un premier temps avait sombré dans la misère et l'oubli, avait vu peu à peu son état se remettre. Alors que la ville n'avait revêtu jusqu'ici aucune importance aux yeux des hommes, voilà que des philosophes, des penseurs, des journalistes, des soldats, et encore plein d'autres, étaient venus, d'abord ponctuellement, puis régulièrement, pour finalement petit à petit s'installer dans le bourg. Châlons était devenue, pour eux, le symbole absolu du mépris des grands envers le peuple.

Jour après jour au prix de nombreux efforts, la ville était sortie de sa banqueroute et avait pu de nouveau développer des commerces, implanter ses premières industries, ouvrir de nouvelles auberges, hôtels, salons de thé. En l'espace de dix ans, Châlons avait triplé sa population et était devenue le lieu à la mode pour les grands esprits et les contestataires politiques du régime millénaire du pays. Elle attirait tellement les amoureux de la liberté et les philosophes que le Procope, qui subissait une perte vertigineuse de sa fréquentation et était depuis au bord de la faillite, avait fermé son enseigne parisienne et s'y était transféré pour conserver sa clientèle, augmentant encore la renommée du bourg. Ce haut lieu des Lumières devint le centre des contestations et l'endroit où furent écrits les plus virulents pamphlets contre Louis XV qui allait maintenant sur ses soixante-et-onze ans et contre la famille royale, jugée responsable du déficit du royaume, des impôts trop élevés et des disettes qui sévissaient.

Ayant contre toute attente survécu à la petite vérole qu'il avait contractée en 1774, le roi en était toutefois ressorti le visage grêlé et méconnaissable, ce qui avait fait la joie des caricaturistes et de la société châlonnaise. Il dégageait une odeur si infecte, même après sa guérison, que les plus mauvaises langues qui vivaient à la Cour ne parlaient plus de lui que comme « Le roi Charogne » ou « Le roi Putois ».

Le 17 août 1783, face à une situation générale alarmante dans tout le royaume, face aux dépenses toujours plus lourdes d'une cour dévorante et exigeante, Louis XV, sur conseil de son ministre des Finances, Necker, accepta de convoquer les États Généraux pour parvenir à régler cette dette invraisemblable.

A peine la convocation eût-elle été portée à la connaissance de la population châlonnaise, le chaos démarra. Refusant de répondre à l'appel, lassés de devoir constamment payer pour ceux qui menaient le royaume à la banqueroute, Châlons-sur-Marne appela à l'insurrection générale et encouragea les villes voisines à se déclarer indépendantes du royaume de France et à s'organiser en cités-États.

Paris fut l'une des premières à répondre à l'appel. Les Parisiens, victimes depuis déjà plusieurs mois d'une terrible crise frumentaire, n'eurent pas besoin d'être énormément excités. Ils se soulevèrent et fondirent sur les Invalides pour se munir en fusils. Ils mirent ensuite le siège sur la Bastille, persuadés, sur la base de rumeurs, qu'elle contenait une importante réserve de poudre. La forteresse résistait depuis deux jours, non sans s'être défendue en tirant sur la

foule, lorsque l'armée royale encercla la capitale et commit le plus important massacre des dernières décennies. Les insurgés furent traqués, poignardés, fusillés, sans distinction aucune entre les hommes, les femmes et les jeunes enfants qui, pour certains, avaient eu le malheur de tenir une arme entre leurs mains. Au bout de six jours de combats incessants, le silence se fit dans la ville aux pavés rougis par le sang des morts.

Alors que la monarchie crut avoir éteint ce feu de paille, les grandes villes voisines, scandalisées et apeurées par cette répression disproportionnée et qui, jusqu'ici, avait toujours soutenu le roi, se joignirent aux révoltés. Au bout de plusieurs semaines d'affrontements violents, les factions rebelles avaient réussi à reprendre la capitale à l'armée royale.

Rejetant désormais toute tentative de médiation émanant de Versailles, une immense foule issue de toutes les classes existantes, traumatisées par la bataille de Paris, se rassembla à Châlons-sur-Marne. Tous se mirent d'accord pour élire les plus éloquents et instruits d'entre eux pour poser ici les bases d'un nouveau régime, jusqu'alors encore inconnu en ce royaume.

Ces citoyens fraîchement élus se donnèrent le nom d'Assemblée Nationale, installèrent leur Chambre dans l'une des plus grandes salles de l'ancien palais de Rouillé d'Orfeuil et s'octroyèrent le pouvoir de décider eux-mêmes de la direction à donner à la nation. Rendus euphoriques par l'impression de pouvoir s'extraire enfin de leur condition, ils firent le serment de se rassembler partout où les circonstances l'exigeraient et de ne jamais se séparer tant que la monarchie subsisterait.

Déjà, le mot de « République » se murmurait à travers les couloirs, les rues et les routes qui menaient à Châlons.

Dans l'allégresse générale, une grande part des factions décida de marcher sur Versailles pour déposer Louis XV et le traduire avec sa famille devant l'Assemblée nationale qui entendait centraliser tous les pouvoirs et faire justice pour les siècles de mauvais traitements.

Le 12 mai 1785, quatre mois après les premiers combats de la bataille de Paris, une armée populaire de six mille hommes, femmes et enfants, qui avaient pris le départ de diverses villes, se mit en route vers Versailles.

Terrorisée, abasourdie par la nouvelle, une majeure partie de la noblesse avait déjà migré vers l'étranger, non sans tenter de convaincre le roi de faire de même pour revenir à la tête d'une armée alliée, capable d'écraser cette révolution. Mais le vieux monarque, trop persuadé de l'essoufflement des rebelles et trop confiant dans son pouvoir absolu, refusa d'abandonner la place et ordonna à ses troupes de faire feu sans sommation.

Ces dernières, déjà marquées par la répression sanglante des Parisiens, y allèrent à reculons. Lorsqu'enfin, ils se trouvèrent face à cette marée humaine constituée de pauvres hères à peine armés, ils refusèrent d'obéir aux ordres, qu'ils jugeaient désormais tyranniques et se joignirent aux révolutionnaires en de grandes embrassades.

La foule, ainsi agrandie et qui se donnait désormais le nom de « Armée de la Liberté », parvint aux grilles du château qui ne mirent que quelques minutes à tomber. Louis XV, le Dauphin et sa femme, ses deux frères et d'autres membres de la famille royale furent capturés quelques instants plus tard et l'escorte prit le chemin du retour pour les amener à Châlons.

Le vieux roi, impotent, fut jeté sur une charrette de paille et fut promené dans les rues de Paris, offert aux avanies de la foule qui ne se priva pas de lui jeter de la boue ou du fumier lorsqu'il passait à portée de tir.

Au bout d'un voyage de plusieurs jours, interminable pour la famille royale mais trop bref pour les révolutionnaires, le cortège pathétique parvint à Châlons sous une pluie violente. Ironie de l'Histoire ou volonté des révolutionnaires, les prisonniers entrèrent dans la ville en traversant la Porte qu'aurait dû emprunter Marie-Antoinette, quinze ans plus tôt. Les Bourbons furent jetés dans des cachots insalubres tandis que l'Assemblée nationale préparait les pièces de leur procès.

Ce fut au début de septembre 1785 qu'on rapporta à Rouillé d'Orfeuil une nouvelle qui lui fit faire un malaise. Au petit matin du 15 août, Louis XV, le Dauphin, la Dauphine ainsi que le comte d'Artois et le comte de Provence, tous furent condamnés à mort par l'Assemblée nationale. Quelques instants plus tôt, les élus avaient voté à l'unanimité l'abolition de la monarchie en France et la proclamation de la République.

La sentence fut appliquée le jour-même. Sur la place principale de Châlons, ils étaient passés les uns derrière les autres sur le billot et sous les insultes de la foule. Leurs têtes avaient ensuite été exposées plusieurs jours sur des piques plantées à l'entrée de la ville, sous la porte Dauphine, rebaptisée depuis peu « Porte de la Liberté » par décret de l'Assemblée nationale.

Les six années qui suivirent ne furent que chaos et combats fratricides entre les soi-disant citoyens. Même en ayant changé de main, le pouvoir était demeuré corruptible. Quand bien même certains pensaient avoir les meilleures intentions, ils ne finissaient surtout que par servir leurs propres intérêts. Les Danton, les Marat, les Saint-Just, les Mirabeau, tous s'étaient embrassés comme des frères tant qu'il s'était agi de faire tomber le régime et de sortir des textes ronflants comme leur Déclaration des Droits de l'Homme. A présent, ils cherchaient à s'éliminer entre eux sous prétexte que les uns étaient trop modérés et les autres trop extrêmes.

Si l'assassinat de la famille royale avait été un coup terrible à Rouillé d'Orfeuil, ce qui se passait depuis et qui lui parvenait par bribes n'avait plus aucune importance pour lui. Réfugié à Longchamp depuis quelques semaines, usé par la bonne chère dont il avait abusé, souffrant de la goutte et aveugle, il s'était alité à son arrivée et avait mis ses maigres papiers en ordre avant d'attendre et de rester seul avec lui-même, de longues heures durant.

Sans cesse, il repassait dans sa mémoire cet événement. Ce simple, cet événement futile qui avait eu pour conséquence de mener le royaume à la guerre civile. Peu après les trois heures de l'après-midi, il se mit à rire de manière sardonique pendant quelques minutes avant de rendre son dernier souffle.

Beaucoup dans l'hôtel particulier en vinrent à se demander ce qui avait causé ce rire glaçant qu'ils avaient entendu jusque dans la rue. Aucun ne devina jamais la vérité, ni même ne s'en approcha dans ses théories. Le fait est que, à l'instant de sa mort, Gaspard-Louis Rouillé d'Orfeuil, ancien intendant de province du roi Louis XV, en était venu à se dire que les révolutionnaires avaient réussi à s'engouffrer par la grande porte de l'Histoire uniquement parce qu'une Dauphine n'avait pas daigné passer celle de Châlons.